*Émilie Brunet et Rudolf Mahrer, Relire Benveniste.
Réceptions actuelles des problèmes de linguistique
générale*

Paris, L'Harmattan, 2011, 309 pages

Jacques Guilhaumou

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/mots/20793>

DOI : 10.4000/mots.20793

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2012

Pagination : 151-153

ISBN : 9782847883732

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Jacques Guilhaumou, « *Émilie Brunet et Rudolf Mahrer, Relire Benveniste. Réceptions actuelles des problèmes de linguistique générale* », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 99 | 2012, mis en ligne le 15 septembre 2014, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/mots/20793> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.20793>

Relire Benveniste. Réceptions actuelles des problèmes de linguistique générale

Émilie Brunet et Rudolf Mahrer

Paris, L'Harmattan, 2011, 309 pages

Les réceptions de Benveniste, au-delà du charme qu'il exerce avec sa notion internationalement connue d'énonciation, sont à la fois plurielles et singulières, ce qui rend la tâche des responsables de cet ouvrage particulièrement difficile. Véritable ouvrier dans nombre de domaines des sciences du langage, Benveniste est de fait un linguiste complexe à cerner. Rendant compte de l'ouvrage de Aya Ono, *La notion d'énonciation chez Émile Benveniste* (Limoges, Lambert-Lucas, 2007), nous avons laissé *in fine* la parole à Roland Barthes : « Qu'est-ce donc qu'il dit ? D'abord ceci : que le langage ne se distingue jamais d'une socialité. Ce pur linguiste, dont les objets d'études appartiennent apparemment à l'appareil de la linguistique générale, transcendante, ne cesse en réalité de prendre le langage dans ce qu'on pourrait appeler ses concomitances : le travail, l'histoire, la culture, les institutions, bref tout ce qui fait le réel de l'homme. » (*Œuvres complètes*, III, 1995, p. 30) C'est dire qu'il n'est pas facile de s'orienter dans la forêt d'articles de Benveniste, plus de 250, qui touchent en particulier au vaste problème de l'intégration de l'observation de la langue à l'étude des discours. De ce point de vue, quel linguiste, quel sémioticien, quel analyste de discours ne se dit pas l'héritier de Benveniste ? Guère, à vrai dire.

En premier lieu, c'est à l'analyse génétique qu'il convenait d'avoir recours, compte tenu de la mise à disposition récente des manuscrits de Benveniste. Almuth Grésillon et Jean-Louis Lebrave s'en chargent à propos de l'énonciation en externe, et à la fin du livre Irène Fenoglio en interne. En externe, il s'agit de passer par le cas des textes manuscrits de Proust, de Flaubert et de Heine pour introduire aux découvertes de Benveniste sur les valeurs du temps verbal qui donnent une dimension particulièrement originale à sa théorie de l'énonciation. Nous reviendrons sur l'approche interne en fin de compte rendu. L'intervention suivante, celle d'Henri Meschonnic, sur la poétique de Benveniste était attendue vu l'importance de l'œuvre de ce linguistique benvenistien. Là commence à se préciser ce qui fait la spécificité majeure du point de vue de Benveniste : l'explicitation linguistique d'oppositions qui n'en sont pas toujours.

Il s'agit d'abord de la relation du langage ordinaire au langage poétique. Les sépare-t-il vraiment, les différencie-t-il ? Telle est la question. Nous sommes plus dans l'espace d'un continuum que d'une rupture : continuité et tension se côtoient constamment dans les analyses de Benveniste pour proposer un dépassement de la linguistique du signe au nom d'une linguistique de la phrase étendue aux œuvres, aux textes. De même pour les termes de métalinguistique et de métasémantique qui renvoient à deux niveaux d'énonciation,

là encore en termes de continuum discursif. Nulle surprise alors si Benveniste s'intéresse à la poétique des correspondances chez Baudelaire en se situant entre perception et langue, convention et institution, au profit d'une critique du réalisme, donc d'une linguistique basée sur une philosophie réaliste, très présente en histoire des idées linguistiques. Il va même jusqu'à dire que l'on ne trouve nulle part dans la langue la notion aristotélicienne d'être...

Sa pensée d'un continuum discursif de la langue se nourrit donc de différences qui sont autant d'éléments de structuration discursive de la langue. L'exemple le plus parlant en la matière est celui du devenir de l'opposition histoire/discours avec sa circulation dans des formes à la fois proches et lointaines chez Todorov, Genette, Hamburger dont Sylvie Patron nous propose l'analyse. Un devenir particulièrement complexe et impossible à résumer présentement tant le jeu des substitutions est divers d'un auteur à l'autre, si ce n'est que l'on peut noter qu'il est encore ouvert à d'autres possibilités dans le champ des théories non communicationnelles et poétiques du récit de fiction. Mais où se pense le continuum chez Benveniste ? Dans le fait que l'histoire est un récit qui n'est pas une représentation, mais un discours, ce qui suppose seulement des niveaux différents d'énonciation et rien de plus. C'est là où se situe sans doute un « noyau » benvenistien distinct des auteurs cités.

Nous en venons alors, avec Jean-Michel Adam, à la « sémiologie de la langue » sous la forme d'une translinguistique des textes et des œuvres. Là encore la référence à l'énonciation en termine avec la part belle donnée au signe qui serait la cause essentielle du blocage certes paradoxal d'une linguistique du discours. Jean-Michel Adam en vient ainsi à souligner qu'avec Benveniste, « la linguistique de l'énonciation, centrée sur la phrase, assure le continu du dispositif théorique entre subjectivation énonciative de la langue et production d'un texte ou d'une œuvre d'art » (p. 130). C'est là où l'on retrouve Meschonnic, Todorov, Kristeva, Barthes autour de la poétique, de la théorie du discours, de la sémalyse, de la translinguistique via un Benveniste appréhendé dans son travail critique qui en fait le seul véritable linguiste textuel de sa génération. La translinguistique des textes se définit alors comme l'analyse et la définition des grandes catégories de marques qui permettent d'établir des connexions en ouvrant ou en fermant des segments textuels plus ou moins longs. Nous sommes donc bien ici dans la fabrique d'un continuum linguistique peuplée de différences, de correspondances, de connexions en matière de langue et de discours, ce que Jean-Michel Adam appelle dans son œuvre importante l'analyse textuelle des discours.

Nous attendions bien sûr la confrontation avec l'analyse de discours. Vincent Guigüe s'en charge avec succès, en lien avec l'héritage si riche de Michel Pêcheux. Là aussi, tout commence par une différence, entre base linguistique et processus discursif, rapportée à la distinction benvenistienne entre la reconnaissance par le signe et la compréhension par le discours, son extérieur spé-

cifique. La spécificité d'une analyse de discours d'inspiration benvenistienne tient au fait de l'exploration de l'ordre des associations discursives sur la base d'un vaste corpus proche de l'archive. Là aussi l'ordre du discours procède d'un continuum à la fois social et linguistique.

Articuler Culioli et Benveniste n'est pas chose facile. Sarah de Vogüé s'y efforce dans l'intervention suivante à partir de sa théorie des formes lexicales et sur la base de la théorie culiolienne des formes schématiques. La pluralité du système linguistique propre à Benveniste entre dans sa langue même, si l'on peut dire. Il est donc plus question ici d'intégration des niveaux d'analyse linguistique que de continuum au titre de la théorie du schématisme d'inspiration kantienne. Une telle approche, en partie basée sur l'apport de la philosophie, ouvre le continent des idées linguistiques à Benveniste, comme le montre Gabriel Bergounioux à propos de l'affordance, terme de l'histoire des idées linguistiques désignant, entre perception et langage saisis d'un point de vue cognitif, la propriété d'un objet indiquant son usage. Il convient alors de remonter aux travaux comparatistes de Benveniste pour aller par étapes vers les notions d'énonciation et d'acte de discours.

Reste alors à mesurer l'importance du binôme Saussure-Benveniste, dans un souci de les confronter. C'est ce que fait d'une part Rudolf Mahrer à propos de la linguistique de la parole articulée sur la conception saussurienne de la langue, et d'autre part Irène Fenoglio à propos des manuscrits de l'appareil formel de l'énonciation. Une telle présentation finale des manuscrits de Benveniste est tout à fait éloquente en la matière. On y voit, à partir de l'un des feuillets manuscrits reproduits, comment un processus de conceptualisation tend à placer l'effet de la prise en considération énonciative vis-à-vis de la perspective linguistique saussurienne. De fait, précise Irène Fenoglio, « le système saussurien de la langue demeure inchangé, mais il se double ou plutôt s'accompagne nécessairement d'un second système formel, un "appareil" qui permet de décrire la langue en usage » (p. 290). Autour de Benveniste se dessine donc un dessein commun entre nombre de linguistes, même s'il n'a pas voulu faire école de son vivant.

Jacques Guilhaumou
Université de Provence, ENS Lyon (Triangle)
Jacques.Guilhaumou@univ-provence.fr